



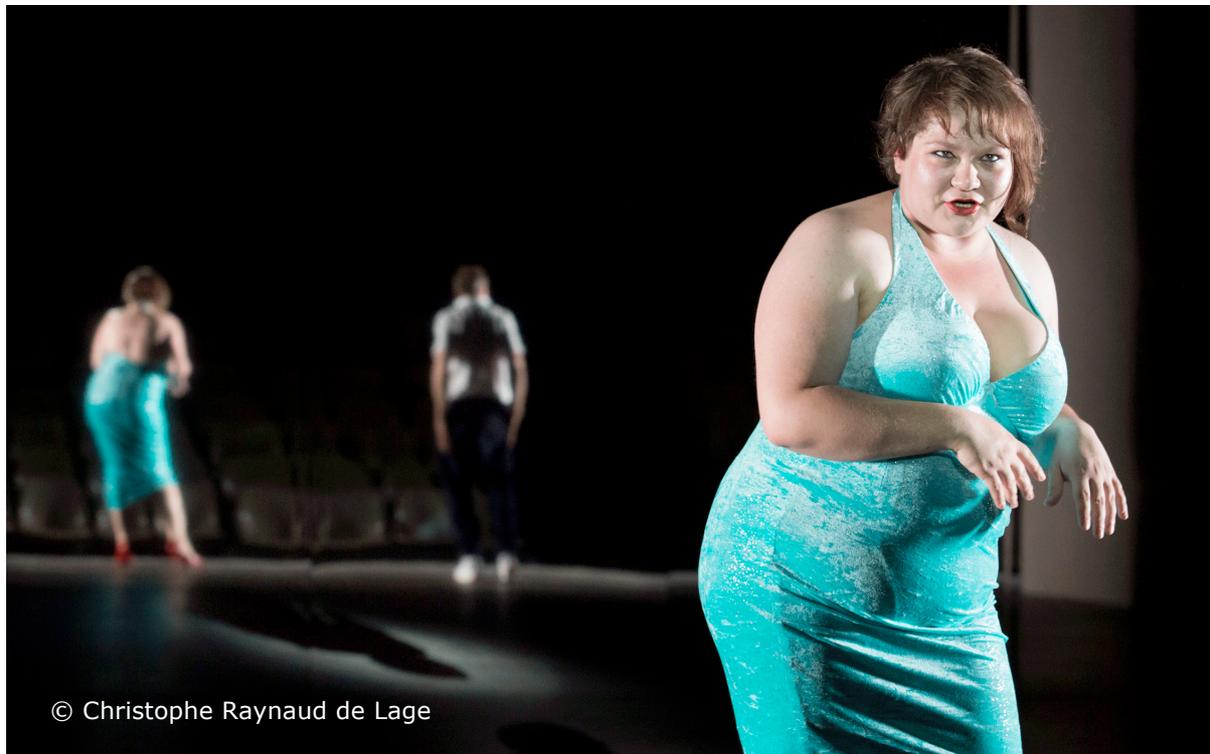
REVUE DE PRESSE

Dans le cadre du **festival Novart 2015**

Dans la République du bonheur

Texte **Martin Crimp**

Mise en scène **Elise Vigier & Marcial Di Fonzo Bo**



Dans la république du bonheur

de Martin Crimp. Mise en scène d'Élise Vigier et Marcial Di Fonzo Bo

THÉÂTRE

Dès la lecture du titre, on subodore le pire, car chez Martin Crimp, il n'est jamais loin. Le dramaturge anglais est un entomologiste de l'Humanité détraquée et nous, pauvres moustiques, on en prend pour notre grade. Bonheur et démocratie ? *Happy land*, ton univers impitoyable... C'est ici la déclinaison sans pitié mais en chansons et en paillettes de nos frénésies consuméristes et de nos addictions à l'épanouissement personnel. Les utopies sont mortes, vive moi, moi, moi et encore moi. La pièce est divisée en trois actes, trois points de vue, de style et de forme diamétralement opposés. Acte 1, boulevardier trash. La famille bourgeoise étriquée, la dinde de Noël, le consensus de façade ; les ados emmerdent les vieux qui le leur rendent bien pendant que Maman fait le pompier pour éviter l'incendie qui couve et va finir par se déclarer en la personne de l'Oncle Bob venu cracher sa haine de la famille avant de partir définitivement avec Madeleine. Acte 2, rupture de ton. Les comédiens viennent faire valoir en musique «*Cinq libertés à défendre*» : écarter



les jambes, faire l'expérience du traumatisme, tourner la page... Au pays du désastre, on y danse, on y danse, par deux, par trois, seul, c'est burlesque, réglé au millimètre par des comédiens déjantés superbement distribués par les orfèvres Vigier/ Di Fonzo Bo. Acte 3, décor glacé, retour aux origines, pour réinventer le langage. Mais qui y croit encore quand le bonheur s'indice au CAC 40 ? La claquette est sans appel. / ANNE QUENTIN /

Sortir

Hôtel IBIS Bordeaux Mériadeck
Du samedi 9 au samedi 16 janvier 2016
29^e Salon de la Voyance
Consultation à partir de 16 €
ENTRÉE GRATUITE CONFÉRENCE TOUS LES JOURS À 15 H

POINT DE VUE

République invisible

« DANS LA RÉPUBLIQUE DU BONHEUR » (THÉÂTRE) Un spectacle décalé et au final peu compréhensible. Telle fut l'impression des spectateurs au sortir de cette mise en scène d'Elise Vigier d'après Martin Crimp mardi soir. Cela commence comme du Tchekhov, une réunion familiale plus ou moins conflictuelle jusqu'à ce qu'un oncle n'arrive pour régler des comptes, cela se poursuit avec une chorégraphie et cela finit dans l'absorption, la répétition voire dans la confusion. Le deuxième acte, celui où tout le monde ou presque se dénude, -on ne sait pas trop pourquoi-, propose un petit concert avec une reprise catastrophique, et qui se veut telle, de « Space Oddity » de David Bowie. Un moment particulièrement pénible, et qui l'aurait été sans le décès récent de l'artiste. Les thèmes de la pièce, la vieillesse, la médecine, les addictions, l'insatisfaction et bien sûr le sexe sont plus jetés au petit bonheur que développés.

On comprend vite l'ironie du titre et le fond irréductiblement noir de la pièce, mais on a l'impression d'avoir entendu cela trop souvent, on ne sait pas trop où on va et surtout si on a envie d'y aller. Il y a de bons moments, quelques sourires et l'espace de la scène est plutôt bien utilisé. Jean-François Perrier est parfait en grand-père, ainsi que Julie Teuf, bordelaise issue de L'ESTBA en ange exterminateur. Reste l'impression que 1 h 45 c'est bien long pour un propos qui aurait pu tenir dans un quart d'heure d'une bonne lecture de Deleuze ou dans une chanson de trois minutes de David Bowie.

Joël Raffier

Ce soir à 19 h 30, demain à 20 h 30 et samedi 16 janvier à 19 heures au TNBA. 12 et 25 euros. 05 56 33 36 80.

Une figure de la danse

CENON Le Mois de la danse débute demain soir avec un spectacle pédagogique animé par une figure internationale du classique, Gilbert Mayer. À 82 ans, il est toujours passionné

GAËLLE RICHARD

g.richard@sudouest.fr

Il passe trop inaperçu. Ce rendez-vous de la danse, pas uniquement classique, jouit d'une renommée probablement plus importante en France et à l'étranger que sur l'agglomération bordelaise. Le Mois de la danse débute demain et se déroule jusqu'au 5 février. Sa figure de proue depuis trente ans n'est autre que le fidèle et très emblématique Gilbert Mayer, ancien professeur du ballet de l'Opéra de Paris de 1970 à 2011. À 82 ans, ce personnage ne raterait pour rien au monde l'événement de Cenon.

« Sud Ouest ». Quel est votre lien avec le Mois de la danse de Cenon ?

Gilbert Mayer. J'y participe depuis 29 ans. Le professeur de danse d'une école de Cenon, Annie Cazou, m'avait demandé d'animer des stages de danse. Elle voulait les jumeler avec une conférence et une exposition. D'année en année, l'événement s'est développé. Il est devenu un spectacle de danse que je commente.

Comment définiriez-vous ce festival mêlant des spectacles et des stages ?

C'est un événement artistique majeur pour cette ville dont la qualité et l'originalité sont reconnues dans le monde de la danse. C'est une manifestation qui présente la danse sous toutes ses formes d'expression artistiques, où elles se croisent.

Demain soir, vous présentez « Les grands chorégraphes du ballet classique », comment avez-vous travaillé ?

Pour conserver le côté pédagogique, chaque morceau de danse



Gilbert Mayer a formé des générations de danseurs à l'Opéra de Paris. PHOTO ARCHIVES PHILIPPE TARIS

sera commenté. J'essaierai de dire le maximum de choses en un minimum de temps. Je vais présenter les pas de deux qui retracent les grands moments du ballet à partir du XIX^e, soit quatre chorégraphes. On parlera aussi de technique de ces chorégraphes qui ont irradié toute l'Europe.

Les jeunes sont très présents dans ce spectacle. Quel rapport entretiennent-ils avec cet événement cenonnais ?

Il y aura trois danseurs de l'Opéra de Bordeaux et de l'Opéra de Paris. Ils ont eu la gentillesse de venir à Cenon. Il y a des jeunes comme Sé-

bastien Bertaud et Aurélien Houette, qui ont débuté à Cenon chez Annie Cazou. Aurélien s'est blessé, il ne dansera pas, mais sera dans la salle. On a choisi des danseurs jeunes.

Professeur à l'Opéra de Paris, j'ai formé un certain nombre de garçons à l'école et à la compagnie durant 31 ans. La transmission de savoir j'y tiens. D'où, aussi, mon intérêt pour faire connaître les grands chorégraphes.

Nous avons voulu donner leur chance aux jeunes, pour qu'ils puissent s'exprimer ici dans des rôles qu'ils n'ont pas encore la possibilité d'interpréter à l'Opéra. On

espère qu'ils grimperont dans la hiérarchie.

Samedi et dimanche, on instaure en outre un stage pour tous les niveaux. Nous nous mettons à la portée des enfants pour leur donner la possibilité de s'exprimer.

Le Mois de la danse, du 16 janvier au 5 février au Rocher de Palmer à Cenon. Neuf spectacles, sept stages ou ateliers, neuf initiations gratuites au château Palmer ou au complexe sportif multi-activités, une exposition. Réservations : 05.56.86.38.43 ou 06.43.01.25.34 ou 06.72.27.68.16. Renseignements : www.ville-cenon.fr.

AUJOURD'HUI

Conférence

BORDEAUX

« L'Eldorado, mythe, mirage et réalité ». Par Bernard Lavallé, professeur de civilisation hispano-américaine coloniale, Université de la Sorbonne-Nouvelle, Paris 3. 18 h à 19 h 30. Musée d'Aquitaine, 20, cours Pasteur. Entrée libre. 05 56 01 51 00. musee-aquitaine-bordeaux.fr

« Les Basques d'Argentine ». Organisée par la Maison basque de Bordeaux. 19 h. Athénée municipal, place Saint-Cristoly. 06 82 14 44 30.

Octave de Gaulle. Rencontre avec le designer dans le cadre de l'exposition « Octave de Gaulle, civiliser l'Espace ». 18 h 30 à 20 h. Musée des Arts Décoratifs, 39, rue Bouffard. 8 €, gratuit pour les étudiants ; tarif Amis de l'hôtel de Lalande : 5 € par soirée. 05 56 10 14 04. www.bordeaux.de

Société des bibliophiles de Guyenne. « Un recueil d'animaux gravé par Adrien

Collaert » par Michel Wledemann, président de L'Estampe d'Aquitaine. 17 h 30. Auditorium de la Bibliothèque Mériadeck, 85, cours du Maréchal-Juin. Entrée libre.

PESSAC

Conférence-débat Neurosciences :

Neurogénèse et mémorisation.

Intervention de Sophie Tronel, chargée de recherche CNRS au Neurocentre Magendie. 18 h 30. Médiathèque, Auditorium, 21, rue de Camponac. Entrée libre. 05 57 93 65 40. www.pessac.fr

Cirque

BORDEAUX

Arlette Gruss. Nouveau spectacle 2016.

Durée : 2 h 10. 19 h 30. (Visite du zoo tous les jours de spectacle de 10 h à 12 h et de 14 h à 18 h et 1 h avant chaque séance). Place des Quinconces, sous chapiteau. 14 € à 37,50 €, gratuit pour les enfants de moins de 3 ans (gardés sur les genoux). 0 825 825 660. www.cirque-gruss.com/

MÉRIGNAC

« Tempus Fugit ? ». Cirque Plume.

Spectacle tout public à partir de 6 ans.

Direction artistique, écriture, mise en scène, scénographie : Bernard Kudlak. Composition et direction musicales : Benoit Schick. 20 h 30. Pin Galant, 34, avenue du Maréchal-de-Lattre-de-Tassigny. 16 à 32 €. 05 56 97 82 82. www.lepingalant.com

Spectacle

SAINT-MÉDARD-EN-JALLES

L'Art du rire. Jos Houben venu de Belgique propose une brillante et éclairante démonstration des mécanismes de l'hilarité, par le verbe et la pantomime. A 20 h 30. Le Carré, place de la République. 05 57 93 18 93. www.lecarré-lescolonnes.fr

Humour

BORDEAUX

Gavé style comedy club. Proposé par l'association Rire à Bordeaux. Jusqu'au jeudi 30 juin. 21 h. Ouverture des portes : 20 h 15 café théâtre drôle de scène, 39, rue Paul-Verlaine. 3 € (1 boisson offerte au bar). 06 37 97 78 94.



Le professeur Jos Houben décortique « L'art du rire » au Carré des Jalles à Saint-Médard. PHOTO GIOVANNI CITTADINI CESI

loisirs

« DANS LA RÉPUBLIQUE DU BONHEUR »

FRANÇOIS MOREL

« CAROL »

ÉDOUARD LOUIS

CHAGALL ET LA MUSIQUE

Balavoine, au nom du frère

Trente ans après sa disparition au Mali, Marie-Françoise et Claire, ses deux sœurs aînées, évoquent leurs souvenirs du chanteur. Pages 8 et 9

**SUD
OUEST**
dimanche

10.01.2016

PHOTO SIPA

**SUD
OUEST**
éco

L'ACTUALITÉ ÉCONOMIQUE DE LA RÉGION

Chiffres clés, agenda, nominations, conseils d'experts.

— INSCRIVEZ-VOUS GRATUITEMENT À LA NEWSLETTER

Rendez-vous sur sudouest.fr/economie

101_582528

sortir

FRANÇOIS MOREL J.C. SATÀN LES ARTS FLORISSANTS « CIRCONVOLUTIONS »



Le Fat Cat Trio aime swinguer au Pays basque
Guitare, contrebasse et piano-chant, ce trio à cordes perpétue la tradition de maîtres jazz comme Nat King Cole. Jeudi 14, 20 h 30, théâtre Quintaou, Anglet (64). 12-18 €. Vendredi 16, 20 h 30, auditorium Ravel, Saint-Jean-de-Luz (64). 12-18 €. 05 59 58 73 00.

Les batteries bouillantes des Fills Monkey
Coup de cœur du festival Mimos 2014, deux batteurs sosies d'AC/DC, entre pitreries et rythmes endiablés. Jeudi 14, au théâtre Georges-Leygues, Villeneuve-sur-Lot (47), et vendredi 15, 20 h 30, à l'Odyssee, Périgueux : les deux soirées affichent complet.



William Theviot en Graves
Le jeune pianiste bordelais donne un récital d'œuvres de Liszt qui se conclura par un duo avec un clarinetiste surprise suivi d'une dégustation de vin. Samedi 16 janvier, 20 h, au château Bardins, chemin de la Matole, à Cadaujac (33). 15 €. 05 56 30 78 01.

Les trois stades du bonheur

Théâtre. Les Lucioles explorent l'acide « République du bonheur » de l'Anglais Martin Crimp

SERGE LATAPY
s.latapy@sudouest.fr

Comédien et metteur en scène né en Argentine, Marcial Di Fonzo Bo a été formé à l'école du Théâtre national de Bretagne, à Rennes, dont la première promotion a fondé, il y a vingt ans, le Théâtre des Lucioles. Ce collectif d'acteurs innovant (la formule coopérative n'était pas encore à la mode) a fait souffler un vent de fraîcheur sur les plateaux avec un répertoire très contemporain, dans des mises en scène souvent cosignées par Di Fonzo Bo et Élise Vigier.

Après Copi, Leslie Kaplan, Rodrigo Garcia ou Minyana, la troupe s'est attaquée au plus récent texte de l'Anglais Martin Crimp, « La République du bonheur », créée en 2012 à Londres. L'adaptation présentée par les Lucioles, à Chaillot en 2014, a fait forte impression, sa venue à Bordeaux deux saisons plus tard en témoigne. Le collectif

ya cru dès le début. « Ce texte réunit à peu près tous les ingrédients qui nous paraissent importants », raconte Di Fonzo Bo. « La liberté, la place de l'individu dans la famille, la société de consommation, le langage, l'héritage culturel... C'est surtout drôle, percutant, efficace. On s'est jetés sur la pièce, on a rencontré l'auteur, qui nous a confié les droits. »

En France, Martin Crimp (59 ans) est moins connu que son traducteur Philippe Djian, mais son théâtre commence à s'imposer. Une œuvre réputée féroce, radicale ; Di Fonzo Bo la qualifie aussi de « politique ». Comme celle d'Edward Bond, l'autre figure contemporaine du théâtre anglais ? « Bond place la politique au centre. Son théâtre tient de la démonstration. Crimp est un poète, il a une écriture musicale – il officie également comme librettiste pour l'opéra. Il est aussi pessimiste mais plus joyeux. Il tape où il faut, pourtant la pièce reste très ouverte. »

Faut-il le garder ?

Ouverte et étrange. Crimp a proposé un « divertissement en trois parties », très distinctes dans l'écriture et l'esthétique. La première s'intitule « La Destruction de la famille » et figure « un repas de Noël très bri-



Dans le rôle de Madeleine, Julie Teuf, diplômée de l'École de théâtre Bordeaux-Aquitaine en 2013. PHOTO CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

12-16
janv.

tish, avec sapin et dinde et marrons ». La petite-fille est enceinte. Qui est le père ? Dans quel monde grandira l'enfant ? D'ailleurs, faut-il le garder ? Arrive l'oncle Bob (Di Fonzo Bo), qui va se charger de dynamiter l'assemblée avec ses « propos sanguinaires ».

La deuxième partie tient en une série de textes évoquant cinq libertés aussi essentielles que fantaisistes. Les Lucioles l'abordent comme une sorte de « comédie musicale » épurée, avec quatre musiciens sur scène et des acteurs chantant devant un mur de miroirs... Enfin, le troisième volume de cette « Répu-

blique du bonheur », plus abstrait, campe un « no man's land totalitaire, dans lequel la parole n'a plus de poids, préfiguration d'un futur proche ».

Bref, le spectacle semble plus facile à jouer – et à vivre – qu'à décrire. Décousu ? « Non. Ce sont les acteurs qui font le lien entre les parties. Le plateau révèle la cohérence du texte. C'est une traversée très forte, un état des lieux de l'humanité, et on ne s'ennuie pas une seconde. »

À côté des historiques des Lucioles (Pierre Maillot) et de figures reconnues (Claude Degliame, Jean-

François Perrier), la distribution présente trois jeunes actrices, dont la surprenante Julie Teuf, récemment sortie de l'Estba et vue aussi dans le « Banquet fabulateur » de Catherine Marnas. Les deux metteurs en scène avaient découvert cette « excellente comédienne, puissante dans tous les registres » lors d'un stage dans l'école bordelaise.

Bordeaux. « Dans la république du bonheur », de mardi 12 à samedi 16 janvier (20 h 30 les 12 et 15 ; 19 h 30 les 13 et 14 ; 19 h le 16). 9-25 €. 05 56 33 36 80.



Catherine Hiegel et Didier Bezace. PHOTO SONIA BARCET

La France, une vieille histoire d'apatrides

Théâtre. Bezace et Hiegel dans « Le Retour au désert », de Koltès

12-14
janv.

Mathilde est revenue. On la croyait perdue en Algérie. Elle retourne dans sa province de l'est de la France, à l'aube des années 1960, avec ses deux enfants. Elle réclame sa part

d'héritage à son frère Adrien, le notable, chef d'entreprise et de tribu. Dans la maison familiale et dehors, c'est le temps des fantômes et des bombes trop longtemps retardées.

Bernard-Marie Koltès avait surpris son monde pour cette création (1988), l'une des dernières avant sa mort. Pas par le thème, sombre à souhait (violence et hypocrisie de la bourgeoisie, colonialisme, culpabilité), mais par le genre, fantas-

tique, et le ton, parfois léger, aux limites de la comédie. Surtout, le symbole du théâtre d'avant-garde avait écrit pour Jacqueline Maillan, reine du boulevard, face à Michel Piccoli, dans une mise en scène signée Chéreau, bien sûr.

À la tête de la Comédie de Saint-Étienne, Arnaud Meunier reprend la pièce en alignant lui aussi deux pointures : Didier Bezace, figure à la scène et à l'écran, ex-directeur du

théâtre d'Aubervilliers, et Catherine Hiegel, ex-(jeune) doyenne de la Comédie-Française, qui a repris sa liberté. Dix autres acteurs sur le plateau pour cette grande production entre rappel d'une histoire douloureuse et fable fantastique. **S. L.**

La Rochelle. Mardi 12 et mercredi 13, 20 h 30, jeudi 14, 19 h 30, à La Coursive. 16-28 €. 05 46 51 54 02.

La République du bonheur de Martin Crimp

par [Corinne Denailles](#)

Une critique implacable et désespérément drôle



Ça commence par une sorte de prologue en forme de scène de théâtre de boulevard, seul moment structuré comme une scène de théâtre classique. Une soirée de Noël qui vire au jeu de massacre avec l'entrée fracassante de l'oncle Bob qui assène leurs quatre vérités à chacun, non pas en son nom propre, mais au nom de sa compagne Madeleine restée dans la voiture mais qui ne tarde pas à faire irruption. Ce qui frappe, c'est la passivité avec laquelle les membres de la famille acceptent les insultes assénées et leur incapacité à vivre ensemble. A partir de là, tout semble se dérégler. Les personnages disparaissent au profit de la parole dont les comédiens sont les vecteurs, formant un chœur dont les participants ne seraient que les répliques de la même marionnette. En fait de bonheur et de démocratie, on assiste à un véritable cauchemar orwellien déguisé sous les couleurs pétantes d'une comédie musicale, tendance opéra rock, orchestrée et chorégraphiée.



Obsédés par notre développement personnel, individualistes et conformistes, nous ne sommes plus que les clones les uns des autres, anéantis par la mondialisation et la marchandisation des personnes et des biens. Crimp tire à vue sur nos pauvres revendications de libertés illusoire à deux sous distillées en cinq tableaux (qui rappellent certaines thématiques de la presse féminine et la profusion d'ouvrages incitant à devenir soi-même) : la liberté d'écrire le scénario de ma propre vie (séquence au cours de laquelle Pierre Maillet fait un numéro très drôle avec son interprétation de *Space oddity* de David Bowie, chanson qu'il avait initialement écrite pour 2001, odyssée de l'espace) ; la liberté d'écartier les jambes (ça n'a rien de politique) ; la liberté de faire l'expérience d'un horrible trauma ; la liberté de tourner la page et de passer à autre chose ; la liberté d'avoir l'air bien + vivre pour toujours. Et en guise de devise générale "ça n'a rien de politique" et "c'est ma vie, ça ne vous regarde pas".



La dernière séquence, un peu mystérieuse, ramène sur scène le couple improbable formé par l'oncle Bob et son envahissante femme Madeleine. Ils sembleraient qu'ils aient rejoint un ailleurs improbable dans lequel Madeleine est plus que jamais une sorte de Big sister, représentante d'un pouvoir supérieur qui s'exprime par l'ordre itératif : "Embrasse Robbie, embrasse."

Crimp livre ici une critique féroce et désespérante dont l'humour noir est une arme redoutable que les metteurs en scène Marcial Di Fonzo Bo et Elise Vigier manient avec jubilation dans un spectacle extravagant et tragique, remarquablement interprété, où ils donnent libre-court à une inventivité déjantée toujours parfaitement maîtrisée.

La République du bonheur de Martin Crimp, traduction Philippe Djian, mise en scène Marcial Di Fonzo Bo et Elise Vigier, scénographie Yves Bernard, Lumières, Bruno Marsol, musique, Etienne Bonhomme, dramaturgie, Leslie Kaplan. Avec Katel Daunis, Claude Degliame, Marcial Di Fonzo Bo, Kathleen Dol, Frédérique Loliée, Pierre Maillet, Jean-François Perrier, Julie Teuf et les musiciens Etienne Bonhomme, Baptiste Germser, Antoine Kogut. Au théâtre national de Chaillot jusqu'au 30 novembre 2014, à 20h30 du mardi au samedi, 14h30 le samedi, 15h30 le dimanche. Tel : 01 53 65 30 00.

www.theatre-chaillot.fr

Texte aux éditions L'Arche

© Christophe Raynaud de Lage

« Dans la république du bonheur » de Martin Crimp, Elise Vigier et Marcial Di Fonzo Bo, à Chaillot



ff article de Denis Sanglard

© Christophe Raynaud de Lage

Joyeux Noël ! Martin Crimp fête Noël en famille et c'est un massacre. Ils sont tous là, des grands-parents aux petits-enfants, autour du sapin. Très vite ça dérape sec. Les répliques vachardes pleuvent dru. Quelque chose ne tourne pas bien rond et c'est encore pire quand débarque l'oncle Bob flanqué de Madeleine en partance pour l'étranger. Là, tout vole en éclat. Bob règle ses comptes, dézingue à tout va, et la note est salée. Un jeu de massacre jubilatoire où chacun en prend salement pour son matricule, renvoyé à ses contradictions, ses illusions, ses rêves inaboutis...

Fin de la première partie, prologue à la seconde. Et si nous pensions avoir tout vu, c'est raté ! Sur le plateau désormais nu avec pour seul décor un miroir au lointain – cela a son importance car, pauvre de nous, nous y sommes réfléchis – déboule une ronde joyeuse d'hurluberlus qui vont décliner « les cinq libertés essentielles à l'individu ». Et Martin Crimp est impitoyable dans cette peinture au vitriol de notre société contemporaine où l'individu est écartelé entre son besoin d'émancipation, son désir forcené d'épanouissement personnel et sa volonté bornée d'appartenir à un groupe, de faire avec les autres malgré tout, malgré eux. Portrait d'une société aveugle, morte de trouille, qui danse sur ses illusions où le désir d'harmonie est aussi forcené que vain. Martin Crimp, avec un humour noir féroce et un sens de l'absurde décapant, essore la société et les individus qui la composent. Surtout il met à jour la mécanique complexe et délicate de notre réalité qui oscille entre aveuglement et lucidité, l'équilibre instable sur lequel nous balançons. Ce que nous refusons de voir.

Elise Vigier et Marcial Di Fonzo Bo s'emparent de tout ça et avec une sacrée bande d'acteurs, lâchent sur le plateau un manifeste joyeux trempé dans l'acide. Les comédiens s'en donnent à cœur joie qui ne lambinent pas et s'élancent dans cette écriture – traduction de Philippe Djian – et cette aventure avec un sens de la dérision réjouissant. La mise en scène est aussi explosive que le propos avec un air de ne pas y toucher mais qui fait mouche. Les points de vue se démultiplient comme autant d'éclats d'un seul et même miroir. Rejoignant le propos de Martin Crimp où l'individu ne fait qu'un avec la société qui l'entoure malgré ses efforts d'émancipation. Chacun, en désir de faire l'expérience de sa propre liberté, ne peut se détacher au final du groupe dans lequel chaque individu tente de faire la même chose. Désespérant ! Mais nos deux metteurs en scène, visiblement à l'aise dans cet univers grinçant, organisent une sarabande où l'on chante et danse. C'est complètement décalé et de fait les

propos nous fouettent d'autant plus. Et la troisième partie qui donne son titre et clôt l'ensemble ne rassure pas davantage. Plus inquiétante, plus étrange encore qui voit le retour de l'oncle Bob et de Madeleine. L'ironie cinglante du titre de cette création prend tout son sens et même plus. Il y a quelque chose de pourri au royaume de nos utopies.

Dans la république du bonheur

Texte Martin Crimp

Texte français Philippe Djian

Mise en scène Elise Vigier et Marcial Di Fonzo Bo

Scénographie Yves Bernard

Lumières Bruno Marsol

Créations musicales Etienne Bonhomme, Baptiste Germser, Antoine Kogut

Dramaturgie Leslie Kaplan

Avec Katell Daunis, Claude Degliame, Marcial Di Fonzo Bo, Kathleen Dol, Frédérique Loliée, Pierre Maillet, Jean-François Perrier, Julie Teuf

Musiciens Etienne Bonhomme, Baptiste Germser, Antoine Kogut

Du 21 au 30 novembre 2014 à 20h30, samedi 29 à 14h30, dimanches 23 et 30 à 15h30

Théâtre National de Chaillot

1, place du Trocadéro – 75116 Paris

Réservations 01 53 65 30 00

www.theatre-chaillot.fr



Dans la République du bonheur

de Martin Crimp

mise en scène Marcial Di Fonzo Bo, Elise Vigier

Avec : [Etienne Bonhomme](#), [Katell Daunis](#), [Claude Degliame](#), [Marcial Di Fonzo Bo](#), [Kathleen Dol](#), [Baptiste Germser](#), [Antoine Kogut](#), [Frédérique Loliée](#), [Pierre Maillet](#), [Jean-François Perrier](#), [Julie Teuf](#)

À quoi peut donc bien ressembler le bonheur ?

N'attendez de réponse ni de Martin Crimp, ni d'Élise Vigier, ni de Marcial Di Fonzo Bo. Lors d'un repas de Noël en famille, l'oncle Bob débarque. Qui est-il ? Pourquoi est-il venu ? Pourquoi Madeleine sa femme reste-t-elle dans la voiture ?

"Dans la République du Bonheur" commence comme un vaudeville intime et dérive sûrement vers une interrogation massive et onirique de nos aspirations collectives. Marcial Di Fonzo Bo, Élise Vigier et Martin Crimp interrogent la « dictature du bonheur » qui nous veut identiques, mondialisés, soumis à un système économique sans valeur politique. Plaçant au centre du travail les textes et les acteurs, le collectif des Lucioles nous fait entendre l'écriture subtile d'un des plus grands auteurs du théâtre contemporain. Musiciens et comédiens se répondent pour réinventer un certain théâtre politique, moqueur et heureux.

Production : [Cie Théâtre des Lucioles](#)

Coproduction [Festival delle Colline Torinesi](#), [La Comédie de Saint-Etienne](#), [Les Subsistances](#), [Théâtre National de Chaillot](#)



Date : 23/11/2014

La quête du bonheur façon Martin Crimp: un peu trop lunaire !



Pierre Maillet photo Christophe Raynaud de Lage

La nouvelle pièce de l'anglais Martin Crimp aborde le problème de la liberté individuelle. Il part d'une famille de la classe moyenne pour élargir son propos. Mais la mise en scène confuse de Marcial Di Fonzo Bo et de Elise Vigier ne donne pas beaucoup de lisibilité au texte.

La première image est celle d'une famille figée réunie autour d'un repas de Noël. Le Grand-Père (**Jean-François Perrier**) se déclare « *ni sénile, ni impuissant* » puisqu'il adore regarder des revues pornos. C'est son petit coin de bonheur. Les discussions sont « trash » autour de la table entre le père atteint de surdité (**Pierre Maillet** – excellent comme toujours) et ses deux jumelles dont l'une est enceinte (**Kathleen Dol** et **Katell Daunis**). On assiste à une crise de famille, mais à la différence de beaucoup, l'abcès est crevé, les vérités sont cruelles. Robert (**Marcial Di Fonzo Bo**) le frère de la mère de famille (**Frédérique Loliée**) s'invite tel un intrus. Il n'est pas le bienvenu, on apprend qu'il a couché avec l'une de ses nièces. Il est suivi par sa femme (**Julie Teuf**) considérée vulgaire par le reste de la famille. Il va continuer de dérégler ce repas qui va se transformer en tragédie familiale. **Cette première partie réaliste, à l'humour très « british » absurde, est un petit régal.** C'est saignant. Les comédiens sont cyniques à souhait. C'est ce qui sauve le spectacle car la suite est beaucoup moins réjouissante.

Les masques tombent dans la deuxième partie, l'espace scénique se vide. D'énormes vitres reflètent les spectateurs dans la salle. On retrouve les mêmes personnages, ce ne sont plus vraiment les mêmes, ils vont écrire le scénario de leur propre vie et chercher les cinq libertés essentielles de l'individu (comme celle « *d'écarter les jambes* », celle « *d'échapper à un horrible trauma* », celle « *de*

Évaluation du site

Ce site diffuse des articles concernant l'actualité des spectacles vivants dans leur ensemble.

Cible
Grand Public

Dynamisme* : 12

* pages nouvelles en moyenne sur une semaine

tourner la page« ...) pour tenter de donner un sens à leur vie. La plume de Martin Crimp devient encore plus abstraite. Mais la **mise en scène de Marcial Di Fonzo Bo et de Elise Vigier perd de sa puissance**. Elle devient chorégraphiée et chantée, Pierre Maillet chante notamment sur du Bowie en slip de Spiderman. Les personnages sont désorientés dans cette quête du bonheur jusqu'à de déshabiller entièrement pour effectuer les opérations de sécurité dans un aéroport. « *Je laisse mon vagin se faire fouiller* » dit l'un des personnages. C'est lunaire, cosmique, Marcial Di Fonzo Bo et Elise Vigier nous emmènent sur une planète où l'on n'a pas trouvé tous les codes de la compréhension. **C'est très brouillon et ennuyeux**. Ils sont prisonniers de l'instabilité narrative de Martin Crimp qui donne le sentiment d'avoir écrit une pièce comme une forme de thérapie sur la vie. On le préfère lorsqu'il raconte des histoires plus sombres et plus en prise avec l'actualité par exemple lorsqu'il évoque le terrorisme, la guerre ou le sort des enfants soldats en Afrique dans « *Tendre et cruel* » ou le thriller psychologique dans « *Dealing with Clair* ». On est totalement perdu dans ce cabaret loufoque (les comédiens sont rejoints par trois musiciens).

La dernière partie laisse seuls Robert et Madeleine qui lui dit « *Il faut qu'il y ait un sens* ». Un comble car on l'a pas trouvé. Le couple cherche comment il va pouvoir dans une société imaginaire « *façonner les cellules humaines* ». La pièce tire un peu sur du Beckett. On repart avec beaucoup d'interrogations sur ce texte qui traite de la liberté de l'être humain. **La mise en scène ne nous aide pas vraiment à le décoder**. En tout cas on n'y pas vraiment trouvé notre bonheur.

Stéphane CAPRON – www.sceneweb.fr

Dans la République du bonheur

De Martin Crimp

Texte français : Philippe Djian (chez l'Arche éditeur)

Mise en scène : Elise Vigier et Marcial Di Fonzo Bo

Comédiens : Frédérique Loliée, Marcial Di Fonzo Bo, Katell Daunis, Claude Degliame, Kathleen Dol, Pierre Maillet, Jean-François Perrier, Julie Teuf

Musiciens : Etienne Bonhomme, Baptiste Germser, Antoine Kogut

Scénographie : Yves Bernard

Lumières : Bruno Marsol

Musique : Étienne Bonhomme

Dramaturgie : Leslie Kaplan

Production : Théâtre des Lucioles

Coproduction : Les Subsistances- Lyon, le Théâtre National de Chaillot – Paris, la Comédie de Saint-Étienne – CDN, le festival Delle Colline – Turin, en cours...

Avec le soutien artistique du DIESE # Rhône-Alpes et du Fonds d'insertion de l'estba financé par le Conseil régional d'Aquitaine.

Les subsistances à Lyon

Du 10 au 14 juin 2014

Théâtre National de Chaillot Paris

19 au 29 novembre 2014

du 4 au 6 décembre 2014

Nouveau Théâtre d'Angers, centre dramatique national

du 9 au 11 décembre 2014

la Comédie de Saint-Etienne, centre dramatique national



Culture & Savoirs

THÉÂTRE

C'est quand le bonheur? Plus tard, j'ai un train à prendre

La liberté de l'individu dans la famille, le collectif, la République...
Telle est la trame de la pièce de Martin Crimp.

Comment concilier bonheur individuel et collectif, tel pourrait être le questionnement de cette *République du bonheur* imaginée par le dramaturge britannique Martin Crimp. Comment exister dans une société uniformisée, s'affirmer en tant qu'individu dans un monde où chaque geste – que l'on croit singulier, unique – semble téléguider et s'avère identique à celui de son voisin ?

Ça commence fort, avec un repas de famille à l'occasion de Noël, au pied d'un immense sapin décoré. Il y a là les parents, les grands-parents et les deux filles qui ne sont plus des adolescentes mais se comportent comme si. Petites tensions du quotidien, jalousies et vieilles rancœurs s'invitent à table mais c'est l'arrivée de l'oncle Robert qui vient accélérer le processus de décomposition de la cellule familiale, balançant, au nom de sa compagne restée dans la voiture, un torrent de haine sur un ton des plus badins. C'est précis, efficace dans le jeu, plutôt jubilatoire. Chan-

gement de décor. Où l'on saisit au vol l'intention de l'auteur de démonter les mécanismes d'une société aliénante ; où l'on peine à saisir le parti pris de la mise en scène qui joue l'aspect décousu et fantaisiste de la pièce et finit par se noyer sous un déluge de postures dont on perd le fil, doucement mais sûrement. Face à un immense miroir où les acteurs et le public se reflètent à l'infini, on assiste à des variations sur la condition humaine, essorée par le consumérisme ambiant. « *J'achète, donc je suis* » pourrait être la devise de Crimp, mais l'ensemble patine plus qu'il n'enthousiasme, tant les séquences se suivent, qu'elles soient dansées, chantées, en groupe, à deux ou en solo, et se ressemblent.

Disons-le sans détour. On apprécie beaucoup le travail de la Compagnie des Lucioles emmenée par Marcial Di Fonzo Bo et Élise Vigier. Elle pratique un humour noir féroce, porte l'absurde au sommet, s'aventure chez des auteurs dont la pertinence du propos nourrit leur pratique théâtrale. Copi, Fassbinder,



LA COMÉDIENNE JULIE TEUF INTERPRÈTE LE RÔLE DE MADELEINE, LA COMPAGNE DE L'ONCLE ROBERT. PHOTO CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

Sprengelburd... Aujourd'hui Martin Crimp. Certes. Mais on reste sur la touche, comme si la banalité du propos, ce déchirement entre le moi et le je, ces micro-angoisses du quotidien dont on sent qu'il est vampirisé, voire manipulé, par des forces obscures qui ne diraient pas leur nom, bref le « *je voudrais m'affirmer mais finalement je suis aussi lâche que les autres* », finissent par provoquer un ennui profond. La forte présence des acteurs,

leur énergie ne suffisent pas à masquer la vacuité du propos, une pièce qui tourne, hélas, un peu à vide, et nous laisse un léger goût d'inachevé. ●

MARIE-JOSÉ SIRACH

Dans la République du bonheur au Théâtre national de [Chaillo] jusqu'au 30 novembre
Du 3 au 5 décembre à Angers du 9 au 12 décembre à la Comédie de Saint-Etienne

La comédie du bonheur de Martin Crimp

Dans une pièce en forme de comédie musicale, l'auteur anglais décline les formes absurdes du bonheur.



Julie Teuf et Marcial Di Fonzo Bo. Photo Christophe Raynaud de Lage.

La République du bonheur existerait-elle? Martin Crimp l'imagine dans cette pièce (traduite par Philippe Djian) surprenante à plus d'un titre. Tout d'abord par sa construction : trois parties bien distinctes. Après une forme classique - un repas de Noël en famille troublé par la visite d'un oncle et de sa compagne -, le texte décline "les cinq libertés essentielles à l'individu" ("je suis celui qui écrit le scénario de ma propre vie", "la liberté d'écartier les jambes", "la liberté de passer à autre chose", etc.) et laisse pour finir le spectateur face à un espace-temps à investir.

Energique, audacieuse, la pièce bouscule par ses interrogations, ses constats et ses impertinences, comme elle étonne par sa forme. Elle trouve avec Marcial di Fonzo Bo et Elise Vigier des metteurs en scène à sa mesure. Le tableau de famille du début, les revendications (certaines irrésistibles) des personnages dans la seconde partie où chacun veut en même temps être unique et comme les autres sont autant de moments de théâtre jubilatoires. Sur la scène, trois musiciens interprètent la composition d'Etienne Bonhomme, les comédiens investissent totalement le plateau, jouent et dansent dans une interprétation drôle et décapante des extravagances du texte. Ils sont tous épatants : Frédérique Loliée, Pierre Maillot, Marcial di Fonzo Fo, Katell Daunis, Kathleen Dol, Julie Teuf, Jean-François Perrier et Claude Degliame, majestueuse.

Dans la République du bonheur ***

Théâtre National de Chaillot, 1 place du Trocadéro, Paris 16e. Tél. 01 53 65 30 00.

www.theatre-chaillot.fr Jusqu'au 30 novembre puis tournée : Nouveau Théâtre d'Angers du 4 au 6 décembre, la Comédie de Saint-Etienne du 9 au 11 décembre.

Annie Chénieux - Le Journal du Dimanche

lundi 24 novembre 2014

Martin Crimp : mon idée du bonheur

24/11/2014 | 13h07



“La République du bonheur” mis en scène par Marcial Di Fonzo Bo et Elise Vigieé (Christophe Raynaud de Lage)

Deux pièces en ce moment à l’affiche, mises en scène par Marcial Di Fonzo Bo et Elise Vigier ainsi que par Rémi Barché, témoignent de la vitalité et de l’humour corrosif de ce dramaturge britannique essentiel

Comment un simple baiser, accordé ou refusé, peut faire la différence. S’il existe un point commun – qui est aussi un point de rupture – entre *Dans la République du bonheur* et *La Ville*, deux pièces de Martin Crimp présentées en ce moment à Paris, c’est dans l’intonation sensiblement distincte donnée à ce geste évocateur. Dans *La Ville*, Claire refuse catégoriquement d’accorder le baiser quémandé par son époux Christopher. En revanche quand Madeleine ordonne à Oncle Bob “*Embrasse Robbie. J’ai dit embrasse*”, l’affaire prend une autre tournure révélatrice de la dérision au cœur de *Dans la République du bonheur*.

Le magnétisme qui fait se rapprocher irrésistiblement les lèvres des amants s’avère l’enjeu d’un paradoxal rapport de pouvoir. Malade de son économie, la société contemporaine

désorganise le désir. D'une pièce à l'autre, l'expression de ce désordre oscille de l'intime à une dimension plus générale même si toujours parasitée par un besoin irréprouvable d'autosatisfaction narcissique.

Un monde sans autres points de repère que les indices boursiers n'est-il pas nécessairement voué à flatter les bas instincts, devenus son unique boussole ? Tel est le constat ironique de Martin Crimp dans ce brûlot implacable qu'est *Dans la République du bonheur*. Abordant pour la première fois l'œuvre du dramaturge, Marcial Di Fonzo Bo et Elise Vigiee donnent une version aussi méchante que désopilante de cette pièce encore jamais créée en français. Mêlant dialogues et chansons sur un mode quelque peu déjanté, le texte gravite autour de la notion de "bonheur".

L'écriture minutieuse de Crimp est servie au mieux dans cette mise en scène incisive. Entre exultation et dérision, on baigne dans une atmosphère chavirée au bord de l'effondrement. Traduire cette virtuosité stylistique sur le fil du rasoir constitue un exploit auquel contribuent amplement les comédiens du spectacle, Marcial Di Fonzo Bo lui-même, mais aussi Pierre Maillet – avec notamment une version à mourir de rire de *Space Oddity* de David Bowie – ou encore Claude Degliame, pour n'en citer que quelques-uns.

Un sentiment latent d'irréalité

La Ville se situe à un niveau plus intimiste. Les tenants et aboutissants y semblent relégués à l'arrière-plan ; tel cet écrivain dont il est beaucoup question mais qu'on ne voit jamais. Articulée autour de la relation entre Claire, traductrice et interprète et son époux Christopher, depuis peu sans emploi, la pièce est sapée de l'intérieur par un sentiment latent d'irréalité. Par petites touches, la mise en scène de Rémi Barché donne une consistance de plus en plus troublante à un climat délétère dont la violence ne s'exprime jamais directement – sinon de façon subliminale quand Christopher tue à plusieurs reprises leur voisine avec un pistolet d'enfant.

Cette désintégration de la situation devient flagrante lorsque ce dernier, assis inconfortablement sur une chaise inexistante, se réjouit d'avoir de nouveau un emploi. Comme si rien n'était vrai en apparence et que la vérité résidait ailleurs. Mais où ? Dans les sentiments ? Dans la manifestation contrariée du désir amoureux ? Crimp ne donne pas la réponse. Préférant maintenir l'ambiguïté jusqu'au bout évoquant un monde où, pour citer Guy Debord, "*Le vrai est un moment du faux*".

***Dans la République du bonheur*, de Martin Crimp, mise en scène Marcial Di Fonzo Bo et Elise Vigier, avec Katell Daunis, Claude degliame, Marcial Di Fonzo Bo, Katleen Dol, Frédérique loliée, Pierre maillet, Jean-François perrier, Julie Teuf et les musiciens Etienne Bonhomme, Baptiste Germser, Antoine Kogut, jusqu'au 30 novembre au théâtre national de Chaillot, Paris XVIe. www.theatre-chaillot.fr**

***La Ville*, de Martin Crimp, mise en scène Rémi Barché, avec Marion Barché, Myrtille Bordier, Louise Dupuis, Alexandre Pallu, jusqu'au 20 décembre à La Colline, Paris XXe. www.colline.fr**

par [Hugues Le Tanneur](#)

le 24 novembre 2014 à 13h07



23 nov 2014

« Dans La République du Bonheur », m.e.s. Élise Vigier et Marcial di Fonzo Bo

Par [Alban Orsini](#)

Dans [Scènes/expos](#), [Spectacles Musicaux](#)

Par : [Élise Vigier](#), [Marcial di Fonzo Bo](#)

Titre : [Dans la République du Bonheur](#)

Tags [Martin Crimp](#)

Aucun commentaire - [Laisser un commentaire](#)

« Nous sommes les plus heureux êtres humains que la terre a porté de tout temps »,

Martin Crimp, Dans la République du Bonheur, traduction de Philippe Djian (L'Arche).

Nouvel ovni pour des metteurs en scène habitués du genre : « Dans La République du Bonheur » se révèle tout à la fois un spectacle hilarant et exigeant. Une expérience dont le sens se creuse bien après le temps de la représentation pour peu qu'on s'en donne la peine...

Suivre **Élise Vigier** et **Marcial di Fonzo Bo** dans leurs propositions, c'est dérouler d'œuvre en œuvre le fil tenu d'une recherche constante qui questionne et dynamite la langue théâtrale et ses possibilités pelotes. Ainsi, glisser des égarements philosophico-technoïdes bizarres de **Rafael Spregelburd** (1) aux expérimentations cruelles et surréalistes du dramaturge anglais **Martin Crimp**, il n'y a finalement qu'une marche que les deux acolytes de longue date montent avec une grâce extrême.



© R. Etienne / item

« DESTRUCTION DE LA FAMILLE »

Tout démarre par un cliché théâtral, la fameuse scène incontournable du « repas traditionnel de Noël ». Il y a le PAPA sourd comme un pot (**Pierre Maillet**), le GRAND-PÈRE un peu sénile (**Jean-François Perrier**), la GRANDE-MÈRE cynique au plus haut point (**Claude Degliame**), la MAMAN docile et hystérique (**Frédérique Loliée**), et les deux filles, DEBBIE et HAZEL, chipies en diable (**Kathleen Dol** et **Katell Daunis**). Tous se retrouvent gentiment attablés dans un intérieur très rassurant pour le spectateur, puisque réaliste et bourré de repères scéniques permettant d'ancrer l'espace (le sapin de Noël, le grand tapis, l'imposante baie vitrée) autant que l'époque (contemporaine). Cette scène d'introduction, première partie d'un spectacle qui en comportera trois, s'intitule très justement « DÉSTRUCTION DE LA FAMILLE », car, si le décor est chaleureux, l'ambiance va très vite devenir explosive...

« GRAND-MÈRE. *J'aime me dire ah ces deux minutes en taxi m'ont déjà coûté ce que cet homme en train de vider les poubelles mettra plus d'une heure de sa vie à gagner* », Martin Crimp, Dans la République du Bonheur, traduction de Philippe Djian (L'Arche).

Si les répliques cinglantes et les allusions vachardes ne tardent en effet pas à s'inviter à la fête, ce n'est finalement qu'à l'arrivée de l'ONCLE BOB (**Marcial di Fonzo Bo**) que le véritable travail de démolition commence. Venu annoncer que sa femme Madeleine (**Julie Teuf**) et lui partent en tout abandonnant, il en profite au passage pour transmettre le message de haine de son épouse envers toute cette famille.

« ONCLE BOB. *Ce n'est pas moi qui vous parle en ce moment, c'est Madeleine. Elle vous hait. Elle trouve chacun de vous, à sa façon, répugnant* », Martin Crimp, Dans la République du Bonheur, traduction de Philippe Djian (L'Arche).

Et alors que très justement débarque Madeleine feignant l'indifférence, c'est toute la famille qui vole en éclats en même temps que le plateau qui se disloque dans une sorte de chaos psychique.



© Christophe Raynaud de Lage

« LES CINQ LIBERTÉS ESSENTIELLES À L'INDIVIDU »

Débutent alors la seconde partie du spectacle intitulée « **LES CINQ LIBERTÉS ESSENTIELLES À L'INDIVIDU** » qui s'installe donc dans un décor très froid qui recrée une sorte d'espace mental exempt de tous repères, s'opposant ainsi de manière évidente au naturalisme précédemment servi. La parole n'est ici plus du tout réaliste et, si on comprend assez vite que les personnages sur scène sont bien ceux de la première partie (2), leur voix sont quant à elles aléatoirement redistribuées, à l'image des vêtements que les comédiens n'auront de cesse d'échanger durant toute cette partie. Déstructurées, poétiques et ambitieuses, « **LES CINQ LIBERTÉS ESSENTIELLES À L'INDIVIDU** » se déploient dans une succession de scènes abstraites qui emmènent le spectateur dans une réflexion qui s'affranchit de toute facilité. Seront abordées ici pêle-mêle les notions inhérentes à ce monde en pleine mutation technologique qui est le nôtre (nous pouvons contrôler nos destins (« **LA LIBERTÉ D'ÉCRIRE LE SCÉNARIO DE MA PROPRE VIE** »), nous pouvons nous laisser faire (« scanner ») par le système et en accepter ou non les règles (« **LA LIBERTÉ D'ÉCARTER LES JAMBES (ÇA N'A RIEN DE POLITIQUE)** »), nous pouvons changer d'organes et modeler notre physique (« **LA LIBERTÉ DE FAIRE L'EXPÉRIENCE D'UN HORRIBLE TRAUMA** ») nous pouvons choisir d'affronter nos blessures (« **LA LIBERTÉ DE TOURNER LA PAGE ET DE PASSER À AUTRE CHOSE** »), nous pouvons accepter d'aimer ce que nous sommes malgré le pessimisme imposé par la société (« **LA LIBERTÉ D'AVOIR L'AIR BIEN +VIVRE POUR TOUJOURS** »).

« Il n'y a rien de politique à propos de mon corps [...] ça n'a rien à voir avec la politique _ c'est à propos de comment je me sens [...]

Rien de politique me concernant

Ni comment j'élève mes enfants

Ni ce que je leur donne, ni ce que je leur prends

ME FAITES DONC PAS CHIER AVEC ÇA

RESTEZ DONC EN DEHORS DE ÇA

Rien de politique aux enlèvements

À se liposucer comme des grands

À se droguer, à se faire de l'argent

ME FAITES DONC PAS CHIER AVEC ÇA

RESTEZ DONC EN DEHORS DE ÇA

*Rien de politique dans mes vêtements
Je mets c'que je mets, je sens c'que je sens
J'ai le droit d'être gros et repoussant
ME FAITES DONC PAS CHIER AVEC ÇA
RESTEZ DONC EN DEHORS DE ÇA*

*Rien de politique dans les transplants
Écarter les jambes, ça détend
C'est faire de l'art et des enfants
ME FAITES DONC PAS CHIER AVEC ÇA
RESTEZ DONC EN DEHORS DE ÇA*

*Rien de toi ne me reconforte
Oh, remballe tes histoires de classes
Tes guerres légitimes, tes fausses dents
De quel trou faut-il que tu sortes ?
Enlève ton pied de ma putain de porte
T'ES SI PLEIN DE MERDE ET SI PLEIN DE SANG*

ME FAIS DONC PAS CHIER AVEC ÇA

ME DIS PAS CE QUE JE SAIS OU PAS », Martin Crimp, Dans la République du Bonheur, traduction de Philippe Djian (L'Arche).

Dans ce maelstrom d'idées lancées en apparence au hasard, le spectateur ébaubi se retrouve confronté à une expérience singulière qui questionne de manière surréaliste la société et son temps. C'est d'ailleurs une phrase de l'ONCLE BOB jetée à sa famille un peu plus tôt lorsqu'il leur annonce que Madeleine et lui s'appêtent à embarquer dans un avion, qui cristallise au mieux cette expérience sensorielle déroutante ainsi que son déroulé.

« ONCLE BOB. Une fois dans l'avion, le temps est totalement aboli [...] jusqu'à ce qu'on atterrisse _ et même après ça... même après ça », Martin Crimp, Dans la République du Bonheur, traduction de Philippe Djian (L'Arche).



© Christophe Raynaud de Lage

Ainsi, « LES CINQ LIBERTÉS ESSENTIELLES À L'INDIVIDU » se révèlent le temps suspendu d'un comme voyage, le cheminement introspectif des personnages à l'intérieur d'eux-mêmes. Comment définir sa place dans le groupe ? La famille ? Quel acte est politique ?

Ce moment très particulier de la pièce est également l'occasion factuelle pour les deux metteurs en scène d'expérimenter de nombreuses idées scénographiques plus ou moins farfelues et donc plus ou moins réussies. Ainsi, si nous avons été particulièrement sensibles à l'utilisation de la poursuite et de la poésie qu'elle induit (3), au rendu et à la symbolique des reflets renvoyés par la vitre/miroir en fond de scène (4), par le vol des voix, nous avons par contre été moins convaincus par l'intervention de tablettes numériques dont l'usage nous est apparu un peu gadget au final même si très à propos sur cette séquence de la pièce. N'en demeure pas moins l'impression réussie d'être transportés dans un tourbillon à la fois de mots et d'images et d'être submergés par le sens des deux.



© Christophe Raynaud de Lage

« DANS LA RÉPUBLIQUE DU BONHEUR »

Dernière partie et non des moindres, « **DANS LA RÉPUBLIQUE DU BONHEUR** » nous donne de nouveau à voir les deux personnages de l'ONCLE BOB et MADELEINE, tels qu'ils nous avaient été présentés au début de la pièce. Mais loin de les réinstaller dans la réalité confortable initiale, Martin Crimp décide de les reprendre dans un espace qui serait très justement établi entre le douillet de la première partie et le capharnaüm de la seconde. Ici, les deux amants se perdent en effet dans un dialogue tautologique et abstrait, qui, s'il reprend en partie les grandes lignes réflexives précédemment évoquées, les éclaire sous le jour nouveau de leur étrange relation. Afin de mieux rendre compte de cette intimité surréaliste autant que délétère, Élise Vigier et Marcial di Fonzo Bo prennent le parti d'écraser la scène en hauteur et de recréer artificiellement des fenêtres occultées par des stores, fenêtres qui deviendront de plus en plus présentes à mesure que la scène avancera, renforçant cette idée d'une relation biaisée et renvoyant en écho à la baie vitrée initiale.

« ONCLE BOB. *Pourquoi tu ne veux pas me laisser dormir ? Pourquoi tu me réveilles toujours en me secouant ? [...] Tu n'as pas besoin de me réveiller en me secouant. [...] Tu n'as pas besoin de me mordre.*

MADELEINE. *Je te mords pour te réveiller. Je veux que tu voies l'arbre. Je veux que tu voies les fleurs blanches. Et oh _ oh _ Robbie_ la pureté de l'herbe printanière ! et chaque brin d'herbe comme une lame de rasoir verte ! J'ai besoin que tu te réveilles pour moi et souris* », Martin Crimp, Dans la République du Bonheur, traduction de Philippe Djian (L'Arche).



© Christophe Raynaud de Lage

On l'aura compris, *Dans la République du Bonheur* est une pièce exigeante qui soulève de nombreuses questions sans jamais forcément apporter de réponses. En ce sens, le travail des deux metteurs en scène est extrêmement cohérent : parce qu'ils proposent de poursuivre les réflexions déjà évoquées dans leurs précédents spectacles (5), Élise Vigier et Marcial di Fonzo Bo bâtissent toute une mythologie théâtrale dont les chapitres n'ont de cesse de se répondre et de s'éclairer les uns, les autres. De même et dans la forme cette fois-ci, les deux artistes ont su brillamment porter la dualité du texte de Crimp (qui oscille entre philosophie et humour) en convoquant le chant et la parodie pour apporter légèreté et distance. Saluons au passage le travail du son, du compositeur **Etienne Bonhomme** et des musiciens live qui livrent une partition sucrée des plus amusantes (ah, cette reprise du *Space Oddity* de **David Bowie** !!!) permettant d'alléger le tout de manière très pertinente.

En marge, il est à noter que *Dans la République du Bonheur* est une nouvelle fois l'occasion pour Élise Vigier et Marcial di Fonzo Bo de poursuivre leur travail sur le langage, en mettant à profit tout à la fois les accents (celui de Marcial di Fonzo Bo), les intonations (inimitable Pierre Maillot) et les particularités des voix (exceptionnelle et lunaire Claude Degliame que nous avons déjà adorée chez **Rabeux** (6)) pour souligner l'étrangeté, le surréalisme et l'humour des situations.

Car oui, malgré le côté démonstratif et abscons du texte de Martin Crimp, on rit beaucoup dans cette pièce et c'est sans doute en cela que réside la plus grande réussite de sa mise en scène qui, servie qu'elle est par des comédiens justes et tenus de bout en bout, parvient à nous faire passer un excellent moment plein d'humour et de légèreté avec un texte d'une extrême complexité et profondeur.

Pas sûr pourtant que cette pièce trouve son public tant elle demande au spectateur de lâcher prise et de se laisser porter, mais pour peu qu'on accepte ce postulat, le voyage est total autant que réussi. 3-2-1- Ignition !

A découvrir jusqu'au 30 novembre 2014 au Théâtre de Chaillot

Du 4 au 6 décembre 2014, Nouveau Théâtre d'Angers- CDN
Du 9 au 11 décembre 2014, la Comédie de Saint-Etienne-CDN

Scénographie
Yves Bernard

Lumières
Bruno Marsol

Création musicale
Etienne Bonhomme, Baptiste Germser, Antoine Kogut, Baptiste Germser

Dramaturge
Leslie Kaplan

(1) Élise Vigier et /ou Marcial di Fonzo Bo ont mis en scène plusieurs pièces du dramaturge Argentin, à savoir : La Estupidez, La Paranoïa, La Panique, L'Entêtement, Lucide.

(2) Martin Crimp bourre en effet son texte de références relatives au quotidien des différents protagonistes, références qui n'arrêteront pas de revenir de manière plus ou moins subtile tout du long : la fusée, l'aéroport, les prothèses auditives, le sandwich au poulet...

(3) La poursuite devient notamment plus ou moins floue de manière à peine perceptible, isolant ou non les différents intervenants qu'elle éclaire.

(4) Cette vitre fait d'ailleurs écho à celle évoquée par MADELEINE et l'ONCLE BOB dans la première partie :

« MADELEINE. Parce que cette nouvelle vie qui est la nôtre _ ça va être quoi ?

ONCLE BOB. Comme un carreau de verre », Martin Crimp, Dans la République du Bonheur, traduction de Philippe Djian (L'Arche).

(5) On retrouve en effet ici la réflexion sur le pouvoir de la langue tel qu'évoqué par Rafaël Spregelburd dans l'Entêtement (notion de langage codé et codant) et la virulence politique de Rodrigo Garcia (sans toutefois en retrouver la charge).

(6) À noter ici la filiation de la comédienne avec Copi dont elle fut très proche, Copi étant un des auteurs iconiques de la Compagnie des Lucioles à laquelle appartiennent Élise Vigier et Marcial di Fonzo Bo.

LUNDI 24 NOVEMBRE 2014

Dans la République du bonheur de Martin Crimp

Le spectacle s'ouvre sur une réunion familiale le soir de Noël. Les échanges sont délicieusement houleux. Une des filles se réjouit de sa grossesse imprévue et irréfléchie. La grand-mère rappelle de sa voix aux accents modulés combien il fait bon d'être riche. Le grand père tient à ce qu'on n'oublie pas qu'il passa dix années en taule. Son fils lui fait remarquer qu'il s'agit là de pures élucubrations. La seconde fille, qui fut deux fois mal mariée, se plaint des privilèges dont jouit sa sœur. L'harmonie qui jusque-là régnait est mise à mal par l'arrivée impromptue d'un oncle qui d'abord d'une amabilité débordante à l'égard de chacun devient le porte-parole de Madeleine, sa femme qui, dit-il, abhorre cette famille. Trouve chacun de ses membres d'une nullité absolue. La dame si pleine de hargne ne manque évidemment pas d'apparaître. La deuxième partie de la représentation est on ne peut plus différente. L'atmosphère est rutilante. On assiste à une comédie musicale où, à l'inverse de celles à l'optimisme à toute épreuve de Broadway, chacun exprime sourire aux lèvres son mal de vivre, sa peur d'une société toujours plus sécurisante, autrement dit répressive. Des tableaux se succèdent qui annoncent la venue d'un temps où l'on vivra sous haute surveillance dans la république du bonheur. On songe, me faisait remarquer à la sortie l'auteur dramatique David Lescot, à l'album des Beatles "Sergent Pepper lonely heart " Il a particulièrement raison pour ce qui est du climat échevelé de cette tranche de la soirée. Mais si le célèbre quatuor avait le don de dynamiser la société anglaise de son époque, le tout aussi british Martin Crimp dépeint, à sa manière, elle aussi, débridée, un monde, le nôtre, qui joyeusement se disloque. Un couple reste au final seul en scène. Et il nous fait voir que la sexualité a, elle aussi, maille à partir avec notre époque où toutes les luttes se sont soldées par des interrogations nouvelles. Epaulé par Elise Vigier avec laquelle il signe la mise en scène et Leslie Kaplan qui a assuré la dramaturgie, Marcial Di Fonzo Bo a réussi un spectacle qui, après un démarrage faussement traditionnel sort avec entrain des sentiers battus. L'interprétation brille, quant à elle, de mille feux. Elle comprend outre Marcial Di Fonzo Bo lui-même, Frédérique Loliée, Claude Degliame, Pierre Maillet, Jean-François Perrier et les jeunes Katell Daunis, Kathleen Dol et Julie Teuf. Du beau monde accompagné par un trio de sacrés musiciens. Jusqu'au 30 novembre Théâtre National de Chaillot tel 01 53 65 30 00

PUBLIE PAR [JOSHKA SCHIDLOW](#) A 13:37

Scènes

portrait de l'auteur en sismographe

En tournée sur les scènes françaises, *Dans la République du bonheur* et *La Ville* témoignent de la vitalité du théâtre de **Martin Crimp**. Rencontre avec un dramaturge majeur de la scène britannique contemporaine.

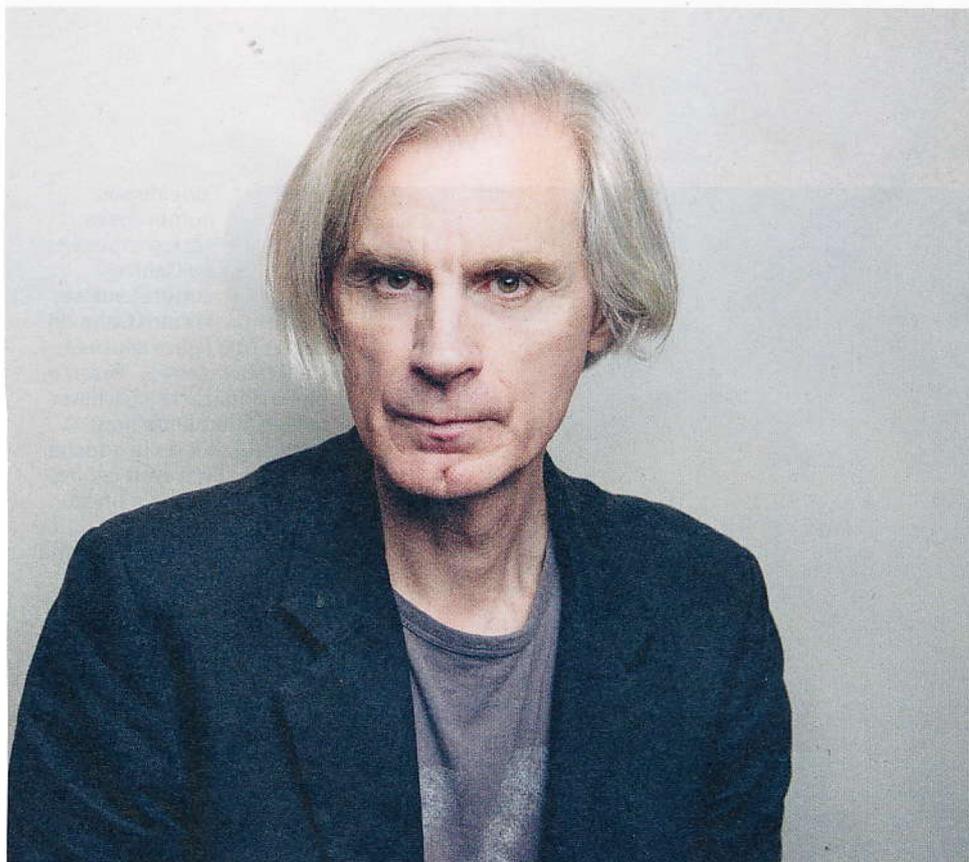
La tâche de l'écrivain est d'inventer la réalité." Martin Crimp pourrait reprendre à son compte cette remarque de J. G. Ballard. Mais ce dramaturge britannique joue une partition sensiblement plus discrète que l'auteur de *Crash!* En interview, il privilégie une mesure prudente. Même s'il reconnaît que *Dans la République du bonheur*, sa dernière pièce traduite en français, est née d'une colère face à l'état du monde actuel. Créée en juin dernier aux Subsistances à Lyon, dans une mise en scène remarquable signée Marcial Di Fonzo Bo et Elise Vigier, cette pièce est aujourd'hui reprise à Paris, tout comme *La Ville*, que monte Rémy Barché. Crimp ne se considère pas comme un auteur engagé. Mais parfois la politique vous rattrape malgré vous. "Dans la République du bonheur est assez proche d'Atteintes à sa vie, une de mes précédentes pièces, qui traitait de la confusion politique, mais aussi d'un fort sentiment de frustration et de colère face à la façon dont on nous répète tout le temps que nous sommes entièrement responsables de notre destin. Il s'agit d'une ruse politique intolérable, car en réalité nous ne sommes pas responsables de notre destin. Vous êtes pauvre ou on vient de vous licencier et on vous dit : 'soyez positif', 'surmontez vos problèmes', 'prenez-vous en main'. C'est odieux car cela revient à absoudre

entièrement la responsabilité du politique. Cela se passe comme ça au Royaume-Uni depuis les années Thatcher. Je trouve ça profondément affligeant. Le monde dans lequel nous vivons est à cet égard terriblement angoissant."

Observateur lucide de son époque, Martin Crimp canalise sa rage par le biais de la satire et d'une ironie acide. Son théâtre n'est pas seulement un reflet de ce qui se passe dans le monde. Martin Crimp est d'abord un styliste dont l'écriture au scalpel taille avec une précision d'entomologiste dans le tissu du réel pour en révéler la part obscure. Surpris d'entendre évoquer à son propos le nom de J. G. Ballard, il partage pourtant avec celui-ci un regard aigu qui, au-delà d'une simple description de l'hystérie du monde contemporain, en extrapole les conséquences jusqu'à l'absurde.

Né en 1956 à Dartford, dans le Kent, Martin Crimp dit être venu presque par hasard au théâtre. Sa première pièce, *Living Remains*, est jouée au début des années 80. Les tiroirs de ce travailleur acharné sont pleins d'ébauches, de tentatives, d'expérimentations littéraires. En dépit de cette pratique intensive, il publie relativement peu, mais chacune de ses pièces se distingue par la subtilité des stratagèmes qu'elle met en place. *La Ville*, par exemple, d'apparence plus classique au premier abord que *Dans la République du bonheur*, se révèle pleine de chausse-trappes. La situation de départ, faussement banale, est piégée par la présence d'un personnage – un écrivain – qu'on ne voit jamais, mais dont l'existence

**"il m'a fallu des années pour
réussir à faire exister des moments
émotionnels intenses" Martin Crimp**



possible a des effets dévastateurs sur ceux qui sont réellement là. Comme si le monde dans lequel vivent les héros de la pièce était en permanence menacé par un doute destructeur quant à sa réalité.

De destruction, il est aussi question avec *Dans la République du bonheur*, qui démarre sur un repas de Noël en forme de jeu de massacre. Le texte, composé de trois temps très différents, évoque le mouvement ascendant d'une fusée dont les étages se détachent tour à tour. Brûlot satirique aux allures de conte philosophique, il est ponctué de chansons et tourne autour de la notion de bonheur. Pour encadrer la partie centrale plus chorale, où l'individu revendique toutes sortes de droits sur un mode ironique, Crimp a bâti un premier volet qu'il décrit comme une "pièce familiale", puis un troisième correspondant à *La République du bonheur* proprement dite. Selon lui, c'est la partie la moins satirique de la pièce. "Là, j'ai voulu décrire une relation particulièrement intense entre deux personnes. Quelque chose d'intime, en écho à certaines de mes pièces précédentes comme *La Campagne* ou *La Ville*. En tant que dramaturge, il m'a fallu des années pour réussir à faire exister des moments émotionnels intenses. Pour un Anglo-Saxon toujours obsédé par l'idée de contrôle, il est particulièrement difficile de réussir ce genre de scènes d'amour."

Il y a dans la pièce une tension très forte entre cet élan passionnel et la dimension satirique. Tension d'autant plus flagrante que les personnages utilisent un vocabulaire inspiré de l'informatique. Ainsi, quand Madeleine dit à Oncle Bob : "Clique sur mon

souriant visage", l'expression est comme "importée" du domaine technique dans le domaine amoureux. Selon Crimp, il n'y a pas d'ambiguïté dans cette utilisation. "Ce qui m'a plu, c'est de divorcer ce vocabulaire de son usage habituel lié aux écrans d'ordinateur pour lui donner une autre dimension."

Comme une revanche sur l'intrusion quotidienne des machines qui envahissent nos vies, dont la pièce se fait aussi l'écho.

Encore une fois, Martin Crimp ne prétend pas avoir écrit un brûlot politique, mais assumer simplement son rôle d'artiste attentif au monde. "Nous sommes irradiés en permanence par des particules et par des ondes microscopiques présentes partout autour de nous. Le travail de l'artiste consiste à se tenir calmement au milieu de tout cela et à être une sorte de compteur Geiger. Nous détectons les radiations et nous les mettons par écrit. Nous ne savons pas nécessairement ce que sont ces particules, mais elles surviennent comme des choses qui brillent soudain sur l'écran ou sur la page."

Hugues Le Tanneur photo Tom Barnes pour Les Inrockuptibles

Dans la République du bonheur de Martin Crimp, mise en scène Marcial Di Fonzo Bo et Elise Vigier, avec Katell Daunis, Claude Degliame, Marcial Di Fonzo Bo, Kathleen Dol, Frédérique Loliée, Pierre Maillet, Jean-François Perrier, Julie Teuf et les musiciens Etienne Bonhomme, Baptiste Germser, Antoine Kogut, du 21 au 30 novembre au Théâtre national de Chaillot, Paris XVI^e, theatre-chaillot.fr
La Ville de Martin Crimp, mise en scène Rémy Barché, avec Marion Barché, Myrtille Bordier, Louise Dupuis, Alexandre Pallu, du 27 novembre au 20 décembre au Théâtre national de la Colline, Paris XX^e, colline.fr

Date : 17/06/2014

De la liberté d'être heureux, ou la farce du bonheur

Par : Marion BOUCHER

Mis en scène pour la première fois en France, ce texte british fait valser les codes naïfs du savoir-être-heureux et en fait la chanson la plus joyeuse de l'univers. Triptyque du narcissisme contemporain. Noël. Une famille avec les enfants, parents et grands-parents, dégustant une belle dinde farcie. Tout est là. Illusion classique du bonheur. Ça, c'est de derrière la fenêtre, à la place de la petite fille aux allumettes. De l'intérieur, le cocon familial transpire le cynisme et l'ironie. Sans compter l'oncle Rob qui déboule en cracheur de haine, apprise par cœur, mais pas la sienne...

Martin Crimp déconstruit la famille pour reconstruire l'être unique et anonyme, dans une pièce de forme éclatée, aux impulsions musicales entraînantes et finement intégrées. Les personnages forment une famille aussi normale qu'unie : avec la fille en cloque et sa sœur rudement sarcastique, le papa et sa surdité plutôt pratique, la mamie qui achète les revues porno du papy, sans oublier le tonton dément et sa copine despotique. Ils se font les farouches porte-paroles d'une déclaration sur les cinq libertés essentielles à l'individu. Après cette pertinente diatribe, la République du Bonheur s'ouvre à nous, inédite.

À l'heure du paraître, démultiplié par d'innombrables biais de communication, la remise en question de la construction de l'individu et de sa conception du bonheur semble de plus en plus, lourdement, présente. Complexité de l'épanouissement personnel face à l'omniprésence d'un discours prônant le bonheur en société, le bien-vivre ensemble.

L'auteur britannique contemporain, aimant osciller entre tendresse et cruauté, nous prouve une nouvelle fois qu'il est maître dans l'art de la surface dérangeante ; trempant la légèreté dans un langage cinglant. De l'art de laisser le spectateur se salir les ongles en détarrant les non-dits, cogitant dans un drôle de malaise ambiant.

Évaluation du site

Ce site, animé par une équipe de journalistes, diffuse des articles concernant l'actualité du théâtre et des spectacles vivants.

Cible
Grand Public

Dynamisme* : 4

* pages nouvelles en moyenne sur une semaine



En résidence **aux Subsistances** pendant un mois, le collectif d'acteurs "Le **Théâtre** des Lucioles" mêlant comédiens, musiciens et metteurs en scènes, a travaillé et expérimenté sans relâche pour arriver à un résultat d'une telle qualité.

La mise en scène de Marcial Di Fonzo Bo et Elise Vigier fait s'embraser les corps et s'amuse de la quasi absence de rôles, laissant une place nécessaire au second degré et à l'autodérision. La scénographie ne pourrait être plus en phase avec aujourd'hui. Comme un selfie géant en deuxième partie, elle magnifie cette réflexion du moi à travers la volonté d'être unique, l'affrontement des scanners indécents de l'aéroport ou encore l'objectif boulimique de la caméra d'une tablette tactile.

Jamais le mystère ne quitte réellement cette République du Bonheur, étrange et déroutante. Non, ils ne vous serviront pas tout sur un plateau, ce sera bien à vous de farcir cette dinde.



Spectacles / Performance / « Dans la république du bonheur » de Martin Crimp aux Subsistances de Lyon

« DANS LA RÉPUBLIQUE DU BONHEUR » DE MARTIN CRIMP AUX SUBSISTANCES DE LYON

14 juin 2014 Par [admin](#) | 0 commentaires

Est-ce que nous n'avons pas tous le droit au bonheur ? Est-ce que nous ne sommes pas tous libres d'être heureux ? N'ai-je pas le droit de décider de tout ? C'est quoi le bonheur déjà ? Ce à quoi tout et tous ici aspirent ? Le magnifique texte de Martin Crimp, tantôt glaçant, tantôt grinçant, est porté par une mise en scène qui, à son image, prend des risques. Alors que la dernière a lieu ce soir aux Subsistances à Lyon, « Dans la république du Bonheur », mis en scène par Marcial Di Fonzo Bo & Elise Vigier sera repris à la rentrée au [Théâtre National de Chaillot](#).

Note de la rédaction : ★★★★★

Ça commence comme un vaudeville dans un intérieur tranquille. C'est Noël, toute la famille est à table. On ne s'écoute pas, on a juste besoin de parler. Chacun s'affirme, se découvre, dans une série de monologues borderline au sein de ce décor bien lisse. Et puis arrive l'oncle Bob. Bob est tellement vivant, tellement venu d'ailleurs qu'on l'écoute. Bob attaque ce qu'il sait être un faux bonheur. Il tranche et fracasse de ses mots l'intérieur bourgeois. Ça va péter. Dans la salle, on attend que ça pète, on veut que ça pète.

Et enfin, ça pète. Le décor explose et la vision se diffracte. D'abord à cause de ce grand miroir en fond de scène. Un peu trouble, bien loin du lisse du salon qui a disparu, il nous montre le dos des acteurs. Les personnages se sont évaporés, il ne reste plus que les comédiens. Ils chantent, ils courent, ils dansent. Leurs corps changent sans cesse, leurs voix empruntent à d'autres et résonnent toujours différemment. Dans le grand miroir, les scènes se succèdent. La liberté de penser, la liberté d'être, la liberté de souffrir, d'être heureux, de faire ce que l'on veut. Et puis c'est dans les mots que la vision offerte au spectateur se diffracte. Le texte de Martin Crimp joue avec les opinions et les idées toutes faites. Elles sont exhibées, creusées jusqu'à ne plus avoir de sens. Plus rien ne semble avoir de sens. Les personnages n'en sont plus, il n'y a plus d'histoire, les chansons de comédie musicale suivent les discours absurdes et les témoignages loufoques. Et pourtant, on entend des échos à la première scène dans le salon. Et pourtant, le rire des spectateurs se fait attendre et semble hésiter parfois : ce bonheur dont je ris, c'est peut-être le mien ? Car une image échappe à la diffraction, reste inscrite dans la rétine du spectateur. En fond de scène, le miroir est toujours là et le spectateur se voit vaguement, dans le lointain et le trouble. Au delà de la scène, la République du Bonheur, elle existe.

Pas de caricature, pas de pathétique non plus. Dans le mélange des formes, dans la richesse des propositions, les deux metteurs en scène assument la modernité et l'éclectisme de leur travail, pour rendre audibles les questions que nous pose Martin Crimp sur notre société. La mise en scène a su se faire à l'image du texte qu'elle porte, dans la justesse et sans jugement. Les images et les perspectives varient sans cesse sur le plateau quasiment nu et dans le texte comme à la scène, c'est à un questionnement que l'on assiste, à une réflexion. Une réflexion sur notre république du bonheur.

Dans la république du bonheur de Martin Crimp, mise en scène : Marcial Di Fonzo Bo & Elise Vigier, dramaturgie : Leslie Kaplan, avec : Katell Daunis, Claude Degliame, Marcial Di Fonzo Bo, Kathleen Dol, Frédérique Loliée, Pierre Maillat, Jean-François Perrier, Julie Teuf, Théâtre des Lucioles.

visuel : capture d'écran

Lucie Skouratko

Date : 13/06/2014

Au royaume des illusions

Par : Trina Mounier

« Dans la république du bonheur », de Martin Crimp (critique), Les **Substances** à Lyon

Martin Crimp était aux Substances mardi soir pour assister à la première mondiale de sa dernière pièce, « Dans la République du bonheur », dans une mise en scène d'Élise Vigier et Marcial Di Fonzo Bo aussi dérangeante que le texte.



« Dans la république du bonheur » | © R. Étienne / Item

Inutile, évidemment, d'attendre un propos lénifiant de l'auteur anglais sur le bonheur, pas plus que sur la démocratie, les deux thèmes évoqués par le titre. Celui-ci serait plutôt acide, désabusé, caustique et un rien désespéré. Et plutôt désespérant.

Car si la pièce parle bien du bonheur, et de la place de l'individu dans le groupe, tout cela fort joyeusement, avec paillettes, musiques, danses et éclats de rire, l'auteur s'ingénie à fermer chaque ouverture, à clore toute velléité de sincérité, à dupliquer répliques et gestes à l'infini. Comme pour bien montrer que, derrière la rutilante façade de notre république universelle, mondialisée et consommatrice, restent tapis inquiétude, désarroi, solitude, mensonge et surtout incapacité à être soi-même et à ne pas se laisser dissoudre dans le groupe, ses tentacules, son confort. Le contraste entre la forme, joyeuse, exubérante, novatrice, et le fond, plutôt austère et sombre, est extrêmement percutant. Partis pour le jardin des délices, nous voici dans *1984*. La république ? Quelle farce ! Le bonheur ? Quel bonheur ?

Évaluation du site

Ce site, animé par une équipe de journalistes, diffuse des articles concernant l'actualité du théâtre et du spectacle vivant en général.

Cible
Grand Public

Dynamisme* : 7

* pages nouvelles en moyenne sur une semaine

La forme de *Dans la république du bonheur* déroute. Les trois parties qui composent la pièce, très distinctes, semblent ne rien avoir en commun et donnent lieu à des exercices de style passionnants pour les comédiens.

Tous libres, tous pareils

Le premier « acte » nous place face à un repas de Noël dans une famille bourgeoise bien décidée (au moins pour certains de ses membres) à sauver le consensus à tout prix, c'est-à-dire à éviter les sujets qui fâchent. Mais ces derniers s'invitent à table en la personne des représentantes de la jeunesse, de la vieillesse, du handicap et de l'oncle qui surgit à l'improviste sans avoir été invité. Avec eux s'invitent eux aussi le sexe (l'une des filles est enceinte on ne sait de qui et le grand-père qui divague revendique haut et fort son goût pour les magazines porno) et tous les secrets de famille. L'oncle qui surgit règle ses comptes avec toute la famille, mais pas en son nom propre, au nom de sa compagne restée en bas dans la voiture. Parti dans un monologue interminable, il n'est interrompu que par ladite compagne qui finit par débouler dans une robe bleu pétrole à paillettes qui moule des formes elles aussi hors des normes. On est dans une comédie de boulevard extrêmement cruelle, très enlevée et très drôle (les passages, par exemple, où la maîtresse de maison essaie de régler en douce le Sonotone de son mari sont particulièrement réussis). Mais malgré tout très classique.

Ce sont les mêmes personnages qu'on retrouve dans l'acte II, même si les liens qui les unissent se sont dissous avec le décor classique. En fond de scène, de grands miroirs qui vont refléter les différents pas de deux des acteurs (ou de trois, ou de quatre) comme dans une salle de répétition de danse. Impression renforcée par la présence sur scène d'un trio qui va mettre en musique cette comédie musicale qui ne dit pas son nom. L'un après l'autre, chaque acteur va proclamer en chansons sa différence irréductible, son identité propre, ses libertés absolues et essentielles (elles sont au nombre de cinq : celle d'écarter les jambes, celle d'échapper à un horrible trauma, celle de tourner la page...). Autant de propositions farfelues et sans rapport avec une quelconque déclinaison des droits et des libertés de l'individu. Mais même celles-ci ne sont pas atteintes : l'un des comédiens glisse-t-il de gauche à droite en esquissant un petit saut que son double, son ombre, ou son marionnettiste, l'exécute à son tour. Les chorégraphies sont rythmées à la perfection, chacune étant un régal pour les yeux et une gourmandise pour l'esprit.

Ainsi, au nom de l'individu, des groupes qui sont plus des agrégats se forment-ils. Parfois, l'un d'entre eux essaie de s'échapper, de marquer ainsi qu'il est unique, sans y réussir... Chacun de ces comédiens-chanteurs-danseurs est formidable : ils savent tout faire avec beaucoup de grâce, de subtilité, d'humour. Et la présence parmi eux de Marcial Di Fonzo Bo, tel un maître de ballet pris dans l'engrenage, renforce encore l'impression d'être devant un chœur.

La dernière partie est encore plus énigmatique, plus abstraite : tout est à réinventer, et les sentiments qui animent les personnages demeurent flous, équivoques. Ainsi, d'acte en acte, ce spectacle évolue-t-il du réalisme le plus traditionnel à quelque chose de très contemporain, très fluide, aux images glacées, comme son propos. Un objet théâtral passionnant et jubilatoire malgré l'acidité et la lucidité cruelle de son regard sur notre époque et sur nous-mêmes.



Aux **Substances** de Lyon **Comédie musicale, et infernale**

Les Substances fêtent leurs dix ans. Pour clore sa saison, le Laboratoire international de création artistique produit un spectacle créé en résidence par la Compagnie des Lucioles, sur un texte récent de Martin Crimp, jamais joué en France, *Dans la République du bonheur*. Dans la troisième et dernière partie, deux personnages arrivent au bonheur comme dans un purgatoire terrifiant. Bob et Madeleine chantent encore : mais la comédie musicale n'a plus d'autre référent qu'une vanité panoramique.

« Le paysage est indistinct », l'air n'est plus respirable – mais il n'est pas non plus irrespirable, parce que toute qualité du monde semble avoir disparu. On pense au Willie et à la Winnie d'*Oh les beaux jours*, l'un impotent, l'autre enterrée jusqu'au cou, glissés dans un monde que n'a pas connu Beckett, celui du clic informatique et de sa puissance déréalisante. La pièce commence pourtant en pleine réalité, dans ce qu'elle peut avoir de plus sordide : les détestations obscènes qui déchirent les membres d'une famille réunie pour fêter Noël. Mais dès la partie suivante, on se prendrait presque à regretter la cruauté qui s'énonçait comme autant de crachats à la figure d'autrui. Crimp a fait en sorte de ne plus attribuer aucune réplique à aucun personnage, si bien que chacun d'eux peut les dire toutes : l'intimité malade qui se dévoile prend un tour nihiliste d'être ainsi désindividualisée. La liberté disparaît à force d'être scandée, le sexe s'épuise dans le fantasme de la parole, le dégoût des autres conduit à un masochisme effréné,

la thérapie possible n'est qu'une hypocrisie de plus. Élise Vigier et Marcial Di Fonzo Bo mettent en scène le texte : ils en renforcent la dimension musicale. Les chants qui rythment les dialogues, dont ils accentuent la violence en feignant de la mettre à distance pour mieux la mettre à nu, seront non seulement proférés, mais accompagnés de musiciens présents sur scène. « Avec la musique, je peux ouvrir un cœur aussi facilement que vous ouvrez une porte et vous engouffrez à l'intérieur », écrit Crimp. Mais, à la différence de Ginger et Fred, autre référence à laquelle on peut penser, Bob et Madeleine n'ont jamais rien « été ». Le gouffre est bien la métaphore qui convient ici à l'intimité. ♦ C B.



▲ Élise Vigier.

À VOIR
Du 10 au 14 juin

♦ **Dans la République du bonheur**, Martin Crimp, mise en scène de Marcial Di Fonzo Bo et Élise Vigier, Théâtre des Substances, 8 bis, quai Saint-Vincent, Lyon (1^{er}).